

**Jón Kalman
Stefánsson**

La tristesse des anges



folio

COLLECTION FOLIO

Jón Kalman Stefánsson

La tristesse des anges

*Traduit de l'islandais
par Éric Boury*

Gallimard

Le poème d'Ólöf frá Hlöðum cité à la page 39 est tiré du livre Quelques petits poèmes, Reykjavík, 1888. Celui qui se trouve en page 292 est extrait d'Autres petits poèmes, Librairie d'Oddur Björnsson, Akureyri, 1913.

Titre original :

HARMUR ENGLANNA

© Jón Kalman Stefánsson, 2009.

*Ouvrage publié en accord avec Leonhardt & Høier
Literary Agency A/S, Copenhague.*

© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

Jón Kalman Stefánsson, né à Reykjavík en 1963, est poète, romancier et traducteur. Il est notamment l'auteur d'*Entre ciel et terre* et de *La tristesse des anges*. Son œuvre a reçu les plus hautes distinctions littéraires de son pays, où il figure parmi les auteurs les plus importants.

*Nos yeux sont telles
des gouttes de pluie*

Maintenant, il ferait bon dormir jusqu'à ce que les rêves deviennent un ciel, un ciel calme et sans vent où quelques plumes d'ange virevoltent doucement, où il n'y a rien que la félicité de celui qui vit dans l'ignorance de soi. Mais le sommeil fuit les défunts. Lorsque nous fermons nos yeux fixes, ce sont les souvenirs qui nous sollicitent à sa place. Ils arrivent d'abord isolés, parfois d'une beauté argentée, mais ne tardent pas à se muer en une averse de neige étouffante et sombre : il en va ainsi depuis plus de soixante-dix ans. Le temps passe, les gens meurent, le corps s'enfonce dans l'humus et nous n'en savons pas plus. D'ailleurs, il n'y a ici que bien peu de ciel, les montagnes nous l'enlèvent, et les tempêtes, amplifiées par ces mêmes sommets, sont aussi noires que la fin de toute chose. Parfois pourtant, quand le ciel s'éclaircit après l'un de ces déchaînements, il nous semble apercevoir une traînée blanche dans le sillage des anges, loin au-dessus des nuages et des cimes, au-dessus des fautes et des baisers des hommes, une traînée blanche, telle la promesse d'un immense

bonheur. Cet espoir nous emplit d'une joie enfantine et notre optimisme englouti de longue date se réveille un peu, mais il creuse également le désespoir, l'absolu désespoir. C'est ainsi, une lumière intense engendre des ombres profondes, une grande joie recèle en elle, quelque part, un grand malheur et le bonheur de l'homme semble condamné à se tenir à la pointe d'un couteau. La vie est assez simple, ce que l'homme n'est pas, ce que nous nommons les énigmes de l'existence ne sont que les enchevêtrements et les forêts impénétrables qui nous habitent. La mort détient les réponses, est-il écrit quelque part, et elle libère l'antique sagesse des enchantements qui l'emprisonnent : c'est évidemment là une parfaite ineptie. Ce que nous savons, ce que nous avons appris, nous ne le tenons pas de la mort, mais du poème, du désespoir et, enfin, des souvenirs lumineux tout autant que des grandes trahisons. Nous ne détenons nulle sagesse, pourtant ce qui vacille au fond de nous la remplace et a peut-être plus de valeur. Nous avons parcouru une longue route, plus longue que quiconque avant nous, nos yeux sont telles des gouttes de pluie : emplis de ciel, d'air limpide et de néant. Vous ne courez donc aucun risque en nous écoutant. Mais si vous oubliez de vivre, vous finirez comme nous, cette cohorte égarée entre la vie et la mort. Si morte, si froide, si morte. Quelque part, loin à l'intérieur des contrées de l'esprit, au creux de cette conscience qui confère à l'humain sa grandeur et sa malignité, se cache une lumière qui vacille et refuse de s'éteindre, refuse de céder face

au poids des ténèbres et de la mort qui étouffe. Cette lumière nous nourrit autant qu'elle nous torture, elle nous enjoint à continuer au lieu de nous allonger comme un animal privé de parole pour attendre ce qui, peut-être, ne viendra jamais. La lumière scintille et nous continuons. Nos mouvements sont sans doute incertains, hésitants, mais leur but est clair – il s'agit de sauver le monde. De vous sauver, vous, en même temps que nous-mêmes, avec ces histoires, ces lambeaux de poèmes et de rêves depuis longtemps éteints au fond de l'oubli. Nous sommes à bord d'une barque à rames vermoulue et, avec nos filets moisissés, nous attrapons les étoiles.

*Certains mots forment
des gangues au creux du temps,
et à l'intérieur se trouve
peut-être le souvenir de toi*

I

Quelque part dans l'aveuglante tempête de neige et le froid, le soir tombe, la nuit d'avril s'immisce entre les flocons qui s'accumulent sur l'homme et sur les deux chevaux. Tout est blanc de neige et de givre, pourtant, le printemps approche. Ils avancent péniblement contre le vent du nord qui est plus fort que toute chose en ce pays, l'homme se penche en avant sur sa monture, cramponné à la longe de l'autre animal, ils sont entièrement blancs, recouverts de glaçons. Probablement ne tarderont-ils pas à se changer en neige, le noroît les emportera avec lui avant que le printemps ne vienne. Les chevaux s'enfoncent dans la neige molle, celui de derrière porte une forme indistincte, une malle, un tas de poisson séché ou peut-être deux cadavres et l'obscurité s'épaissit, sans toutefois devenir aussi noire que du goudron, c'est malgré tout avril et ils progressent grâce à cet entêtement aussi admirable que vain, caractéristique de ceux qui vivent à la limite du monde habitable. Certes, il est toujours tentant de renoncer à la lutte, nombreux sont d'ailleurs ceux qui le font, et laissent le quotidien les

couvrir de ses flocons jusqu'à s'y retrouver figés : fini les aventures, il suffit de s'immobiliser et de laisser la neige s'accumuler sur soi dans l'espoir qu'un beau jour le temps se lèvera et que le ciel sera à nouveau limpide. Mais les chevaux et l'homme continuent d'opposer résistance, ils continuent d'avancer même si rien d'autre ne semble plus avoir d'existence dans l'univers que cette tempête, le reste a disparu, de telles chutes de neige gomme les directions et jusqu'au paysage, même si de hautes montagnes se cachent à l'arrière des flocons, avec leurs sommets qui nous privent d'une grande partie de ciel, et ce, jusque lors des meilleures journées où tout est bleu et transparent, où il y a des oiseaux, des fleurs et sans doute du soleil. Ils ne lèvent pas même la tête lorsque le pignon d'une maison sort brusquement de la tempête opaque pour venir à leur rencontre. Bientôt, c'est un deuxième pignon qui apparaît. Puis un troisième. Et un quatrième. Ils continuent leur marche pénible comme si nulle vie, nulle chaleur ne les concernait plus et que rien ne leur importait que ce mouvement mécanique, on distingue d'ailleurs une lueur entre les flocons et la lumière est un message que vous envoie la vie. Les trois arrivent à une grande maison, le cheval qui porte le cavalier s'approche au plus près des marches, lève son pied droit, frappe vigoureusement celle d'en bas, l'homme marmonne quelque chose et l'animal cesse, puis ils attendent. Le premier cheval se tient droit, les oreilles dressées, tandis que celui qui le suit baisse la tête, comme plongé en une profonde

méditation, les chevaux pensent à nombre de choses, ils sont en cela ceux qui, dans le règne animal, se rapprochent le plus des philosophes.

Enfin la porte s'ouvre et un homme apparaît sur le perron, ses yeux se plissent immédiatement face aux assauts résolus des bourrasques, il se raidit sous le vent glacial, ici, le temps contrôle tout, il façonne notre vie comme le potier le fait d'une motte d'argile. Qui est là ? demande-t-il d'une voix forte, les yeux baissés : la poudreuse qui vole en tous sens désagrège l'horizon ; ni les chevaux ni l'homme ne lui répondent, ils se contentent de lever les yeux vers lui et d'attendre, ce que fait également l'animal en retrait, sous son fardeau aux contours imprécis. L'homme sur le perron referme la porte, descend précautionneusement l'escalier glissant, s'immobilise juste en dessous de la marche du milieu, avance son menton comme afin de mieux voir et, là, le cavalier laisse enfin échapper un son rauque et grailonneux, comme s'il débarassait le langage de la glace et des saletés accumulées à sa surface, il ouvre la bouche et interroge : qui diable êtes-vous donc ?

Le gamin recule, se poste une marche plus haut, eh bien, je ne le sais pas exactement, répond-il avec cette innocence qu'il n'a pas encore perdue et qui fait tour à tour de lui un idiot ou un sage : personne de précis, je suppose.

Qui est là ? demande Kolbeinn, le vieux capitaine, assis devant son café vide. Il tourne ses miroirs de l'âme éteints en direction du gamin, lequel vient de rentrer et meurt d'envie de ne rien

lui répondre, mais laisse tout de même échapper, Jens le Postier sur un cheval de glace, il veut voir Helga, sur quoi il passe à toute vitesse devant le capitaine plongé dans son éternelle obscurité.

Le gamin remonte vite l'escalier à l'intérieur de la maison, s'engouffre dans le couloir puis gravit en trois bonds les marches qui mènent au grenier. Il s'oublie complètement dans son empressement, jaillit de l'ouverture comme un étrange phénomène et se retrouve ensuite, hors d'haleine, dans les combles, tout à fait immobile, le temps que ses yeux s'habituent à la pénombre. Ici, il fait presque entièrement noir, une petite lampe à huile est posée sur le sol et la baignoire est accolée à une fenêtre couverte de neige et de nuit, des ombres vacillent dans l'air, on dirait qu'il est plongé dans un rêve. Il voit les cheveux noir corbeau de Geirprúður, son épaule blanche, ses pommettes hautes, une moitié de sein et quelques gouttes d'eau sur sa peau. Il distingue Helga à côté du bain, une main posée sur sa hanche, une mèche de cheveux s'est détachée de son chignon et lui retombe en biais sur le front, jamais il ne lui a vu cet air aussi libre. Le gamin secoue vigoureusement la tête, comme afin de se réveiller, il fait volte-face et regarde ailleurs, même s'il n'y a rien de bien particulier pour un regard que de fixer autre chose que les ténèbres et le vide, ces lieux où nul œil vivant ne devrait jamais plonger. Jens le Postier, dit-il, en s'efforçant de ne pas laisser les battements de son cœur altérer le son de sa voix, ce qui est évidemment vain : Jens le Postier est arrivé et il demande à voir Helga. Tu

peux parfaitement te retourner, serais-je donc si laide? interroge Geirþrúður. Cesse de torturer ce garçon, observe Helga. Quel mal cela peut-il lui faire de voir une vieille femme dénudée? rétorque Geirþrúður tandis que le gamin l'entend sortir de la baignoire. Les gens prennent des bains, pensent à certaines choses, se lavent et sortent ensuite de l'eau, tout cela est plutôt banal, mais les actes les plus banalement quotidiens peuvent être une menace considérable en ce monde.

Helga : Maintenant, tu peux te retourner.

Geirþrúður s'est couvert le corps d'une grande serviette, ses épaules sont encore nues et sa chevelure humide et sauvage aussi sombre que décembre, sans doute plus noire que jamais. Le ciel est vieux, mais vous ne l'êtes pas, répond le gamin, alors Geirþrúður rit doucement, d'un rire profond, et déclare, mon garçon, tu seras redoutable si, un jour, tu perds ton innocence.

Kolbeinn marmonne quand il entend Helga et le gamin s'approcher, une grimace se forme sur son visage tout couvert de rides et de profondes entailles laissées par les coups de fouet de l'existence et sa main droite s'avance lentement sur la table, elle se fraie un chemin comme un chien à la vue déclinante, il pousse la tasse de café vide, caresse un livre et son visage se détend un instant, la poésie ne nous rend pas humbles ou timides, mais sincères, c'est là son essence et son importance. Les traits de Kolbeinn se durcissent quand le gamin et Helga entrent dans la buvette, mais il

laisse sa main posée sur l'ouvrage, *Othello*, dans la traduction de Matthías Jochumsson. « Retenez vos bras, vous, mes partisans, et vous, les autres ! Si ma réplique devait être à coups d'épée, je me la serais rappelée sans souffleur¹. » Helga s'est enveloppée d'un épais châle bleu, elle et le gamin passent devant Kolbeinn qui feint de les ignorer, puis les voilà dehors. Helga baisse les yeux sur Jens et les chevaux, les trois sont presque méconnaissables, blancs, couverts de glace et de givre. Enfin, pourquoi n'entres-tu pas ? s'enquiert-elle, d'un ton quelque peu abrupt. Jens lève les yeux vers elle et lui répond en guise d'excuse : Eh bien, le gel m'a collé au cheval.

Jens s'arme toujours de précautions quand il s'agit des mots, il se montre en outre particulièrement laconique, tout juste rentré de cette longue et éreintante expédition postale à travers l'hiver, du reste, à quoi les mots peuvent-ils bien servir à un homme cerné par le blizzard, sur une lande battue par les vents où les directions se confondent ? Et quand il affirme que le gel l'a collé au cheval, il est sérieux, les mots sont devenus tout à fait transparents, ils n'ont aucun sens caché, ne recèlent aucune ombre, comme ils le font parfois. Le gel m'a collé au cheval : cela signifie que la dernière

1. Matthías Jochumsson est un poète, dramaturge et traducteur islandais du XIX^e siècle. Il est l'auteur du texte de l'hymne national islandais. La réplique se trouve dans *Othello*, acte I, scène 2 : *Hold your hands, / Both you of my inclining, and the rest : / Were it my cue to fight, I should have known it / Without a prompter*. J'utilise ici la traduction de François-Victor Hugo. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

ENTRE CIEL ET TERRE, 2009 (Folio n° 5212)

LA TRISTESSE DES ANGES, 2011 (Folio n° 5521)

LE CŒUR DE L'HOMME, 2013



**La tristesse
des anges**
**Jón Kalman
Stefánsson**

Cette édition électronique du livre
La tristesse des anges de Jón Kalman Stefánsson
a été réalisée le 27 décembre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070450374 - Numéro d'édition : 248264).

Code Sodis : N54242 - ISBN : 9782072481260
Numéro d'édition : 248266.